

EUGÈNE DABIT

DU MÊME AUTEUR

L'Hôtel du Nord, Denoël, 1929.

Petit-Louis, Gallimard, 1930.

Villa Oasis, Gallimard, 1932.

Faubourgs de Paris, Gallimard, 1933.

Un mort tout neuf, Gallimard, 1934.

L'Île, Gallimard, 1934.

La zone verte, Gallimard, 1935.

Train de vies, Gallimard, 1936.

Les maîtres de la peinture espagnole, Gallimard, 1937.

Le mal de vivre, Gallimard, 1939.

Journal intime, Gallimard, 1939. (nouvelle édition, augmentée, en 1989)

Au pont tournant, Union Bibliophile de France, 1946.

Ville lumière, Le dilettante, 1987.

L'AVENTURE DE PIERRE SERMONDADE

SUIVI DE

*Une heure
avec Eugène Dabit*

PAR FRÉDÉRIC LEFÈVRE

finitude
2009

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER
JAUNE, NUMÉRTÉS DE 1 A 30.

 **L'AVENTURE DE**
 **PIERRE SERMONDADE**

A six heures, Pierre Sermondade quitta le bureau. Son ami Debièvre l'accompagnait. « On marche un peu », proposa Debièvre.

Pierre secoua la tête. « Pas ce soir, mon vieux. Je suis pressé. » Il sauta dans un tramway.

Pierre habitait aux Batignolles. Il avait conservé le logement où ses parents étaient morts ; deux pièces, « sur cour », au troisième étage. Lorsqu'il arrivait chez lui, le travail cessait dans les fabriques voisines et un bruit de sirènes l'accueillait.

Pierre ôta son pardessus, alluma la lampe. Il eut un sourire de satisfaction. La salle à manger Henri II, la suspension avec ses grands bras inutiles auxquels on s'accrochait, l'étagère garnie de livres, tout lui parlait de sa jeunesse. Une jeunesse très proche, mais si calme qu'elle semblait déjà se perdre dans la nuit des temps.

«Allons, ce n'est pas le moment de rêvasser», dit-il. Il ouvrit le tiroir du buffet et prit un gros cahier à tranches rouges. Il s'assit devant la table. Autour de lui, le silence. Les voisins se couchaient tôt; à huit heures Pierre avait l'impression d'être seul dans l'immeuble. Il regarda son cahier un long moment, tourna les pages couvertes de son écriture fine, appliquée, puis se mit à lire.

Une jeunesse. C'était le titre qu'il avait donné à ce livre de souvenirs. Il le relisait ce soir, une dernière fois, en mettant dans chaque phrase tout son amour.

Il retrouvait l'image de son enfance studieuse, celle de ses années d'apprentissage. Il voyait revivre ses parents. Son père, qui était garçon de bureau, un homme simple, bon, faible avec ses amis qui le faisaient boire. Sa mère, une femme

de ménage, petite, dévouée, si courageuse. «Quand tu seras grand, Pierrot. Quand tu auras une bonne place.» Il l'entendait encore, «on finira bien par être heureux un jour». Maintenant, il avait une bonne place; mais il restait seul.

Peut-être avait-il su arracher à la mort l'image de ses parents? Il soupira, tourna quelques pages. Ses années de service militaire. Classe 13... la guerre. Son visage se crispa. Pourtant il avait glissé sur cette période de sa vie. 1920. Jeanne Lorelle, son unique amour?

Il se pencha. Une bouffée d'air frais lui montait au visage. Leurs promenades, le dimanche aux environs de Paris, leur premier baiser, Jeanne était venue habiter avec lui. Une année de bonheur, longue, vibrante...

Il ferma brusquement son cahier; il prit dans son portefeuille une photographie de sa capricieuse maîtresse et la contempla. Il haussa les épaules. Les deux derniers chapitres de son livre étaient consacrés à la vie présente. Il s'y montrait avec ses illusions, ses habitudes tatillonnes; il y parlait de ses amis, du bureau, de ses promenades dans les rues, de ses faiblesses d'homme. Il avait,

pour exprimer sa pensée, de petites phrases qui se suivaient comme des nuages informes dans un ciel d'automne. Son livre se terminait par une plainte.

« Ma vie aura été une histoire banale et glacée, dit-il, les yeux clos. Et déjà la vieillesse approche... »

Il savait par cœur de longs paragraphes qu'il récitait à mi-voix. Au bureau, dans la rue, il se grisait de ses phrases comme de musique. Il reprit son cahier et l'ouvrit à la dernière page. « FIN ». Un sourire éclaira son visage. Il avait triomphé de toutes les difficultés... Un doute, cependant, l'effleura. Il donna un coup-de-poing sur son cahier.

« Oui ? Il y a de belles choses là-dedans. »

Il se rappelait ses soirées de travail. Il rentrait vite chez lui, s'asseyant à sa table, près de la lampe qui ronflait, et, le cœur battant, il se penchait sur sa feuille blanche qu'il couvrait de petits signes sensibles, vivants, comme des personnages. De temps en temps il s'arrêtait pour se relire ; il biffait un mot, quelquefois changeait une phrase entière. Il ne souffrait plus de sa solitude. Il oubliait les mesquineries de ses chefs, de ses

camarades. Tout devenait simple, calme, lumineux. Il se redressait, respirait à pleins poumons, regardait avec confiance autour de lui. Il se levait, mangeait un morceau. Puis il se frottait les mains et se remettait au travail.

Oh ! il n'avait pas toujours été si heureux. Certains soirs il était incapable d'écrire une ligne. Il se butait à une phrase, à une idée difficile. Impossible d'aller plus loin. Il restait devant sa feuille blanche et des pensées saugrenues papillonnaient dans sa tête. Il relisait des passages de son livre : ses souvenirs d'école, ses promenades à Lannois, le dimanche, avec l'oncle Henri. Mais tout lui paraissait embrouillé, pleurnichard, inutile. Il allait se coucher. « Je ne ferai jamais rien de propre ». Et il pensait au milieu médiocre qui le paralysait. « Comment en sortir », se demandait-il désespéré.

Il était abattu une semaine. Il passait ses soirées dans le noir, assis sur une chaise, roulant ses pensées confuses. Enfin, un jour, il retrouvait son cahier et entre chaque page, comme des fleurs, ses beaux souvenirs. « Ah ! moi aussi, moi aussi... » criait-il, les yeux brillants. Il n'osait pas achever sa phrase.

... Pierre, qui s'était levé, marchait de long en large dans la chambre. Ces souvenirs de deux années le remuaient. Il eut un grand geste. « S'agit pas de vouloir être célèbre, mais de dire aux autres ce que j'ai dans le ventre, fit-il. Après tout, ça en vaut la peine. Malheureusement... » Il hocha la tête. « Je ne connais personne... »

Il piétinait, il interrogeait inutilement son livre ; il aurait eu besoin d'aide et de protection. Il avait cherché dans ses relations. Ses collègues du bureau ? De braves gens, pas plus. Debièvre ? Ensemble ils allaient au Louvre, quelquefois. Pierre s'était confié à lui. « Si tu écrivais à Louis Ancelme, avait répondu Debièvre. Je crois que ça l'intéresserait ton sujet. Je viens de commencer un de ses livres que mon oncle, tu sais le libraire, m'a prêté. C'est aussi des souvenirs de jeunesse... Je vais te le passer. »

Il y avait quinze jours de cela. Pierre avait lu et relu le livre de Louis Ancelme. Un monde aujourd'hui disparu, des paysages du midi sur lesquels souffle un vent brûlant, des amitiés d'adolescent, des voyages... Des phrases denses, nettes de contour, des images lumineuses comme

le printemps. Le visage bouleversé, Pierre cessait sa lecture. Jamais il n'avait imaginé la vie si belle, si riches les mots qu'il balbutiait. Un sentiment d'amour et de vénération le poussait vers Louis Ancelme.

Il n'avait cessé, aujourd'hui, de penser à la lettre qu'il voulait lui écrire. Il s'assit, prit un papier et, la tête dans les mains, réfléchit. Une sorte de brume enveloppait ses idées. Il écrivit trois lignes, les ratura, déchira sa feuille, en prit une autre. « Rien ne se présente simplement, dit-il. Si mes parents m'avaient laissé davantage à l'école, j'y verrais plus clair... » La pensée que Louis Ancelme lirait cette lettre le paralysait. Il gribouilla quelques arabesques dans un coin de la feuille. Soudain une phrase harmonieuse l'effleura comme les ailes d'un oiseau.

Quand il eut terminé son brouillon il le recopia soigneusement.

Monsieur,

Vous ne me répondrez peut-être jamais. Vous avez tant d'admirateurs. Pardonnez-moi si je vous écris. Je souffre trop de ma solitude. J'ai lu vos